CERCLE CULTUREL
DES INSTITUTIONS EUROPÉENNES
SECTION HISTOIRE DE L'ART

Luxembourg, 17 novembre 2026

Une journée entre Arlon, Saint-Hubert et Stavelot le 24 octobre 2026

Un départ ponctuel et sans pluie « pour aller de Luxembourg à Luxembourg » comme jadis disaient les Grand Ducaux aux Luxembourgeois belges !

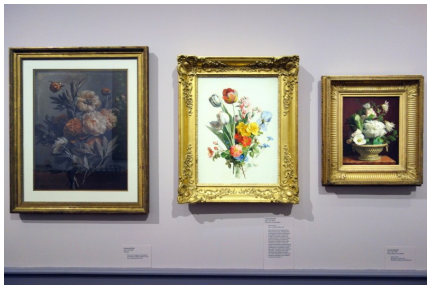
La première visite matinale en descente raide vers le **musée Gaspar** dans la rue des Martyrs à Arlon. Dans la même rue en face se trouve le musée archéologique gallo-romain. **Le musée Gaspar est un musée communal tenant son nom de la famille qui habita dans ce bâtiment jusqu'au milieu du XXe siècle. Dans deux salons d'apparat restaurés à l'identique de ce qu'ils furent à la charnière entre le XIXe et XXe siècle, le musée présente des œuvres du sculpteur Jean-Marie Gaspar, ainsi que du photographe pictorialiste Charles Gaspar, qui légua la maison familiale à la ville d'Arlon**. Outre une section d'art religieux de la province de Luxembourg (statues de dévotion populaire, sculpture sur bois, retable de Fisenne), le Musée Gaspar propose également un programme d'expositions temporaires, mettant à l'honneur des sujets d'histoire et d'art relatifs au Pays d'Arlon et à la province de Luxembourg. Il conserve en son sein une collection abondante d'œuvres et d'archives, ainsi que la bibliothèque de l'Institut Archéologique du Luxembourg belge. **L'exposition temporaire « Arlon à l'Affiche » nous montre un siècle d'histoire présentée sur des affiches tant d'ordre public en temps de paix ou en temps des deux guerres mondiales, de commémorations nationales (visite des souverains lors du 75e et 100e anniversaire de l'indépendance belge), du « Salonnet Luxembourgeois » (salons d'art d'artistes luxembourgeois), de concours agricoles, des cycles Wagner durant la Belle Epoque, ventes publiques, villégiature et fêtes.** Notre guide fait remarquer également que dans la région d'Arlon les affichistes, graveurs, lithographes et imprimeurs étaient toujours présents en nombre important. Une affiche de 1962 rappelle la fête du Maitrank fin mai et le début du jumelage d'Arlon avec Saint-Dié-des-Vosges, initiative des résistants arlonais pour venir en aide aux populations françaises de la région des Vosges lors de la deuxième guerre mondiale. Il faudra revenir en mai pour déguster le Maitrank, boisson à base de vin aromatisé à l'aspérule odorante.





Après Arlon, en route pour Saint Hubert où nous **visitons le musée de la famille Redouté plus spécialement l'œuvre de Pierre-Joseph célèbre pour ses illustrations botaniques. Ce musée cultive le souvenir de celui que l'on a surnommé « le Raphaël des fleurs », connu mondialement pour ses roses**. De nombreuses œuvres originales, estampes et objets y sont exposés. Pierre-Joseph Redouté a peint d'innombrables fleurs, mais ses roses, qui immortalisent la beauté éphémère de ces fleurs, sont considérées comme le sommet de son art. De 1817 à 1824, il publie « les trois volumes des Roses », recueils de planches accompagnées de textes rédigés par le botaniste Claude-Antoine Thory. Les roses de Pierre-Joseph Redouté, fleurs de la séduction, ont charmé entre autres la reine Marie-Antoinette, l'impératrice Joséphine, épouse de Napoléon 1er, et la première reine des Belges, Louise-Marie d'Orléans. Pierre-Joseph, à l'invitation de son frère aîné Antoine-Ferdinand, se rend à Paris pour y travailler comme peintre décorateur. Ensuite durant 5 ans, il se met à disposition des botanistes à l'époque où les explorateurs, accompagnés par des botanistes, partaient aux 4 coins du monde. **Les ancêtres de la famille Redouté, originaires de la région de Dinant-Philippeville, peignirent pour les Princes Évêques de Liège. Ils sont venus s'installer à Saint-Hubert pour travailler à la restauration de l'abbaye de Saint-Hubert entreprise par l'abbé Dom Clément Lefebvre et en même temps pour la construction du quartier abbatial entre 1727 et 1729.**

Si Pierre-Joseph est l'artiste de la botanique, son frère Henri-Joseph est un excellent aquarelliste. Il fait partie d'une commission des sciences et des arts qui accompagne Bonaparte en Egypte. Il est un des collaborateurs de la « Description de l'Egypte, recueil des observations et recherches faites en Egypte » pendant l'expédition de l'armée française. Une salle est dédiée à cette œuvre **en papier peint panoramique qui représente « la bataille d'Héliopolis » ou « les Français en Egypte ».** Il s'agit d'un paysage colorié, exécuté en 30 lés, sur papier Grand-Raisin. La production de papier peint se développe surtout en France vers la deuxième moitié du 18e siècle et est reconnue comme une spécialité française.





Après la visite, temps pour le déjeuner dans les brasseries de la place centrale de Saint-Hubert et bien sûr une visite à la cathédrale basilique Saint-Pierre et Saint-Paul. **La cathédrale conserve les reliques de Saint Hubert. La fête de Saint-Hubert, patron des chasseurs, des forestiers et protecteur traditionnel des animaux est le 3 novembre, jour de la bénédiction des animaux et du bétail.**

Après le déjeuner nous partons en direction de la province de Liège pour visiter Stavelot. **Les trois musées à Stavelot sont réunis dans un lieu merveilleusement restauré,**

notamment l'abbaye fondée par Saint Remacle au 7e siècle et liée depuis toujours à la principauté de Liège, abbatiale de Stavelot-Malmedy. Elle a existé jusqu'à la Révolution française et faisait partie du Saint-Empire romain germanique.





Nous visitons **l'exposition temporaire « De l'estampe au manga, le Japon artistique »**. Cette exposition nous montre le rapprochement des grands maîtres de l'estampe japonaise à l'antiquité et au moyen-âge, à l'époque moderne « Edo » (du 17e ukiyo-e au 20e siècle) avec les stars des mangas contemporains. On montre les points communs d'une tradition graphique et d'une culture esthétique transmises depuis l'époque médiévale. L'estampe fait partie de la culture populaire, bon marché, destinée à un large public tout comme « la manga » aujourd'hui.

La diffusion de la culture des estampes japonaises se fit en Europe entre 1867 et 1900 lors des expositions universelles de Paris. Ici les visiteurs européens et les peintres impressionnistes ont été fascinés par les estampes ce qui engendra le mouvement culturel que nous connaissons comme **le japonisme ou ukiyo-e**, terme japonais signifiant image du monde flottant né à l'époque EDO (17e – 18e siècle) période de paix au Japon et donc propice à la prospérité et l'art.

Katsushika Hokusai (1760-1849) est représenté avec sa création de la série **Trente-six Vues du Mont Fuji** dont **la Grande Vague de Kanagawa** se distingue par ses compositions audacieuses, ses couleurs vibrantes et son bleu de Prusse caractéristique, un pigment importé d'Europe. Hokusai y réinvente la représentation du paysage japonais, mêlant traditions nationales et influences occidentales. Décédé à 89 ans, il laisse un héritage de plus de 30.000 dessins, ayant exploré tous les genres, des scènes héroïques aux études naturalistes, en passant par les caricatures et les sujets érotiques (shunga). Parmi les estampes les plus célèbres**, La Grande Vague de Kanagawa** est probablement l'œuvre la plus connue de tout l'art japonais.

Yashima Gakutei (vers 1786-1868) : l'ensemble de paysages et sujets traditionnels, encre et peinture sur papier washi se complète de trois pages manuscrites expliquant le contexte de créations de ces dessins (29 pièces au total). Le texte relate que les dessins ont été exécutés

la 7è année de l'ère Tenpô en 1836 à Nanto dans un lieu dénommé Körôkan. Ils sont de la main de l'artiste **Yashima Gakutei** pour **Hishiya Közaburo**, écrivain et poète. **Yashima Gakutei** est connu pour son travail dans l'ukiyo-e et les illustrations de livres. Il travaille pour des commandes privées d'estampes luxueuses (les surimono). Sa maîtrise technique et sa précision surpassent même son professeur, Hokkei. Puis, en tant **qu'élève d'Hokusai**, il crée des paysages et des vues marines.

Utagawa Hiroshige (1797-1858) formé par Utagawa Toyohiro, se distingue de ses contemporains par une approche moins dramatique et plus intimiste du paysage. Sa série magistrale **Les Cinquante-trois-Stations du Tokaido** (1833) relève son génie dans la représentation des conditions atmosphériques – pluie, neige, brouillard, crépuscule – rendues avec une délicatesse sans précédent grâce à sa technique raffinée du « fuki bokashi » (dégradés subtils de couleurs). Ses compositions, souvent structurées autour de diagonales dynamiques et de cadrages audacieux, captent l'essence même des scènes quotidiennes et des moments éphémères. Contrairement à d'autres artistes ukiyo-e, Hiroshige privilégie la représentation des gens ordinaires dans leurs activités quotidiennes, offrant un témoignage précieux sur le Japon de l'ère Edo. **Son chef-d'œuvre tardif, Cent Vues Célèbres d'Edo avec ses perspectives vertigineuses et ses premiers plans saisissants, influencera profondément van Gogh, Monet, Degas, Renoir, Sisley et Cassat.** Il meurt jeune lors d'une épidémie de choléra laissant environ 7000 estampes qui continuent à inspirer maintes artistes et designers.

Kitagawa Utamaro (1753-1803) probablement né dans le quartier effervescent de Yoshiwara à Edo, centre névralgique des divertissements et des plaisirs fait ses débuts comme illustrateur scientifique pour des livres d'histoire naturelle (insectes, oiseaux, coquillages). Ensuite, il se tourne vers la représentation des femmes qui fera sa renommée comme maître du portrait féminin. Sa révolution artistique réside dans son traitement novateur du portrait féminin qu'il nomme ökubi-e, portrait en gros plan. Il capture avec finesse les expressions subtiles, les gestes fugaces et l'intimité des femmes de toutes conditions sociales, des courtisanes les plus célèbres aux servantes et mères ordinaires. Son utilisation dramatique du noir des chevelures, contrastant avec la pâleur des visages, son attention aux détails des coiffures et des kimonos créent des portraits d'une élégance et d'une sensualité incomparables. Dans la dernière phase de sa carrière, il se consacre à l'illustration de légendes japonaises, notamment celle de Yama-uba et Kintaro. Cette série d'une cinquantaine d'estampes explore la thématique de l'amour maternel transcendant les barrières entre l'humain et le surnaturel, révélant la profondeur philosophique de son art au-delà de la simple beauté formelle.

La technique de l'estampe, la première édition, rééditions et éditions tardives :

L'estampe japonaise est réalisée par le procédé de la **xylographie,** une gravure sur bois. Importé de Chine puis perfectionné au Japon. D'abord utilisée pour reproduire des textes bouddhiques, cette technique connaît son apogée artistique durant la période d'Edo (1603-1868). Sa création implique trois artisans spécialisés travaillant en synergie. **L'artiste** commence par réaliser un dessin à l'encre sur papier fin, qui est ensuite collé à l'envers sur une planche de bois de cerisier polie. **Le graveur** sculpte méticuleusement le bois, évidant les parties qui ne doivent pas être imprimées et laissant en relief celles qui recevront l'encre.

Pour les œuvres polychromes, chaque couleur nécessite une planche distincte, alignée grâce à un système de repères précis appelé « hento ». **L'imprimeur** finalise le processus en appliquant d'abord les contours noirs, puis les différentes couleurs successivement. Il utilise du papier washi traité au « dôsa » pour favoriser l'adhérence des pigments, et frotte le dos de la feuille avec un « baren » traditionnel en bambou tressé pour transférer l'image. Intervient ensuite **l'éditeur** qui se charge de la diffusion des estampes.

Initialement monochromes, les estampes s'enrichissent progressivement : une teinte orangée vers 1660, puis du rouge et du noir laqué. La révolution survient vers 1765 lorsque Suzuki Harunobu introduit les « niskiki-e », ces » images de brocart » multicolores nécessitant jusqu'à vingt planches différentes. Cette technique complexe a permis la création d'œuvres d'une finesse remarquable.

Le but étant qu'elle soit diffusée au plus grand nombre. Elle est donc multiple, jamais unique. Quatre personnes travaillent pour une estampe : le dessinateur, le graveur, l'imprimeur et l'éditeur. C'est l'éditeur qui est propriétaire du bois gravé ; son sceau est d'ailleurs figé dans le bois et visible sur l'impression. C'est lui aussi qui décide d'éventuelle réédition. On parle de **première édition** quand celle-ci est réalisée **du vivant de l'artiste,** sous la responsabilité de l'éditeur. L'artiste supervise les tirages. Il existe parfois plusieurs éditions du vivant de l'artiste (avec variantes ou non). Pour **les éditions plus tardives** (après la mort de l'artiste), on parle **d'éditions posthumes**. Le nouvel éditeur, ainsi que l'ancien, est noté dans la marge. Les éditions posthumes sont soit réalisées à partir des gravures d'origine (appartenant toujours à l'éditeur d'origine ou alors revendues à un nouvel éditeur), soit par des nouveaux panneaux de bois gravés d'après le dessin d'origine (dès la fin du 19e siècle, notamment lorsque le bois original est usé). Les éditions plus récentes présentent aussi des différences au niveau du papier utilisé, des couleurs et parfois des dimensions. Mais ce sont toujours de **vraies gravures qui ont nécessité les mêmes procédés de fabrication traditionnels**.

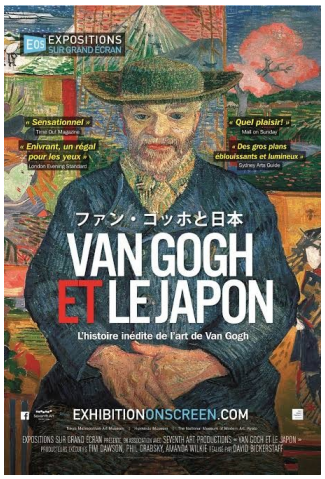
L'art japonais et les impressionnistes européens :

Au milieu du 19e siècle, le Japon sort de son isolationnisme et ouvre des relations diplomatiques et commerciales avec l'Europe occidentale. L'Europe découvre donc l'art japonais que l'on définira comme « le japonisme ». **Henry de Toulouse-Lautrec** (1864-1901) fait partie des amateurs s'affichant ouvertement japonisant. Il existe une célèbre photographie du peintre déguisé en Japonais affichant un strabisme outrancier. La mode japonisante amenait à se vêtir de kimonos, installer des paravents dans les salons, s'initier à la cérémonie du thé. Ainsi un café restaurant parisien fut rebaptisé **Le Divan japonais** à cause de son décor et de ses plats asiatiques. Ce lieu a été fréquenté et illustré par Toulouse-Lautrec. On y reconnaît des célébrités de Montmartre comme Yvette Guilbert et Jane Avril. Dans la célèbre série Elles dépeignant la routine des maisons closes que Toulouse-Lautrec fréquentait, on peut faire un rapprochement avec **l'almanach des maisons vertes** réalisée en 1804 par **Utamaro**. Ce recueil d'estampes représente le quartier des plaisirs de Yoshiwara à Tokyo, jadis Edo, mais sous l'angle du quotidien et non de l'érotisme.

Edgard Degas (1834-1917) admire les estampes japonaises pour leurs aplats de couleurs, le traitement de l'espace, leurs motifs, leurs dispositifs de cadrage novateurs et leurs compositions asymétriques. La conception japonaise de la beauté féminine a profondément

influencé les artistes impressionnistes. Degas réinvente ses danseuses à travers ce prisme oriental. Ses pastels capturent ces instants suspendus où la grâce se fait fugace, où le mouvement devient méditation.

Theo et **Vincent van Gogh,** grands collectionneurs, organisèrent en 1887 une exposition de plusieurs centaines d'estampes au café du Tambourin à Montmartre. Vincent reproduisit fidèlement la composition des couleurs éclatantes des tournesols ou amandiers par les cadrages asymétriques, ses angles de vues inhabituels s'inspirant de l'art japonais.






Du rouleau ancien au manga d'aujourd'hui, l'art des héros et des créatures:

La période Heian (794-1185) apogée de la cour impériale à Kyoto, raffinement culturel et développement des **emaki** (rouleaux peints narratifs) sont souvent considérés comme les premiers mangas. **Genji Monogatari Emaki** est un célèbre rouleau illustré du classique de la littérature japonaise du début du 12e siècle et se trouve dans le **Musée d'art de Tokugawa**.

La période **Kamakura** (1185-1333) gouvernée par les samouraïs développe les arts religieux et guerriers. Les rouleaux narratifs continuent à se développer.

La période **Muromachi** (1336-1573) le théâtre nô et les arts en général se développent. C'est le début de l'impression de textes et images avec les premiers bois gravés.

La période **Azuchi-Momoyama** (1573-1603) est l'unification du Japon et l'arrivée des Européens et du christianisme.

La période moderne ou « **Edo** » (1603-1868) correspond à l'essor de l'ukiyo-e, images du monde flottant, centré sur la vie urbaine, le plaisir et l'éphémère, paix intérieure et fermé au monde extérieur. 1854 : Traité de Kanagawa et ouverture du Japon à l'Occident. Les grands maîtres sont Katsushika Hokusai et Utagawa Hiroshige

Période **PEIJI** (1868-1912) : modernisation et industrialisation. L'estampe perd de l'importance face à la photographie et à l'imprimerie moderne mais reste importante dans le monde occidental.

Période **Taishô** (1912-1926) : les mangas satiriques et humoristiques sont très présents dans les journaux.

Période **Shöwa** : (1926-1989) : expansionnisme japonais, défaite en 1945, puis reconstruction et essor économique. Les nouvelles estampes Shin-hanga et le Sösaku-hanga (estampe créative) entre 1910 et 1950 présentent une esthétique proche de l'ukiyo-e mais avec un raffinement moderne. Explosion du manga moderne avec **OSAMU Tezuka**, le dieu du manga, créateur d'Astro Boy. Début des magazines spécialisés, émergence des genres (shönen, shöjo, gekiga).

Seconde moitié du 20e siècle à aujourd'hui : l'estampe japonaise devient un art avant-gardiste, explorant la lithographie, sérigraphie, gravure sur cuivre avec les artistes Toshio Yoshida, Toko Shinoda, Tadashi Nakayama.

Période **Heisel** (1989-2019) ascension au trône de l'empereur Akihito jusqu'à son abdication, marquant un profond changement dans la société japonaise. C'est la **mondialisation du manga et du dessin animé.**

Nous partons à la fermeture du musée à 18.00 heures et grimpons quelques pas vers le bus pour le retour au Grand-Duché par la route de Bitbourg, ancienne ville à l'est du uché de Luxembourg.

****